

Laurent Cantet (réalisateur) :

« Pendant cette période étrange de pandémie, j'ai été plus paralysé que stimulé. »

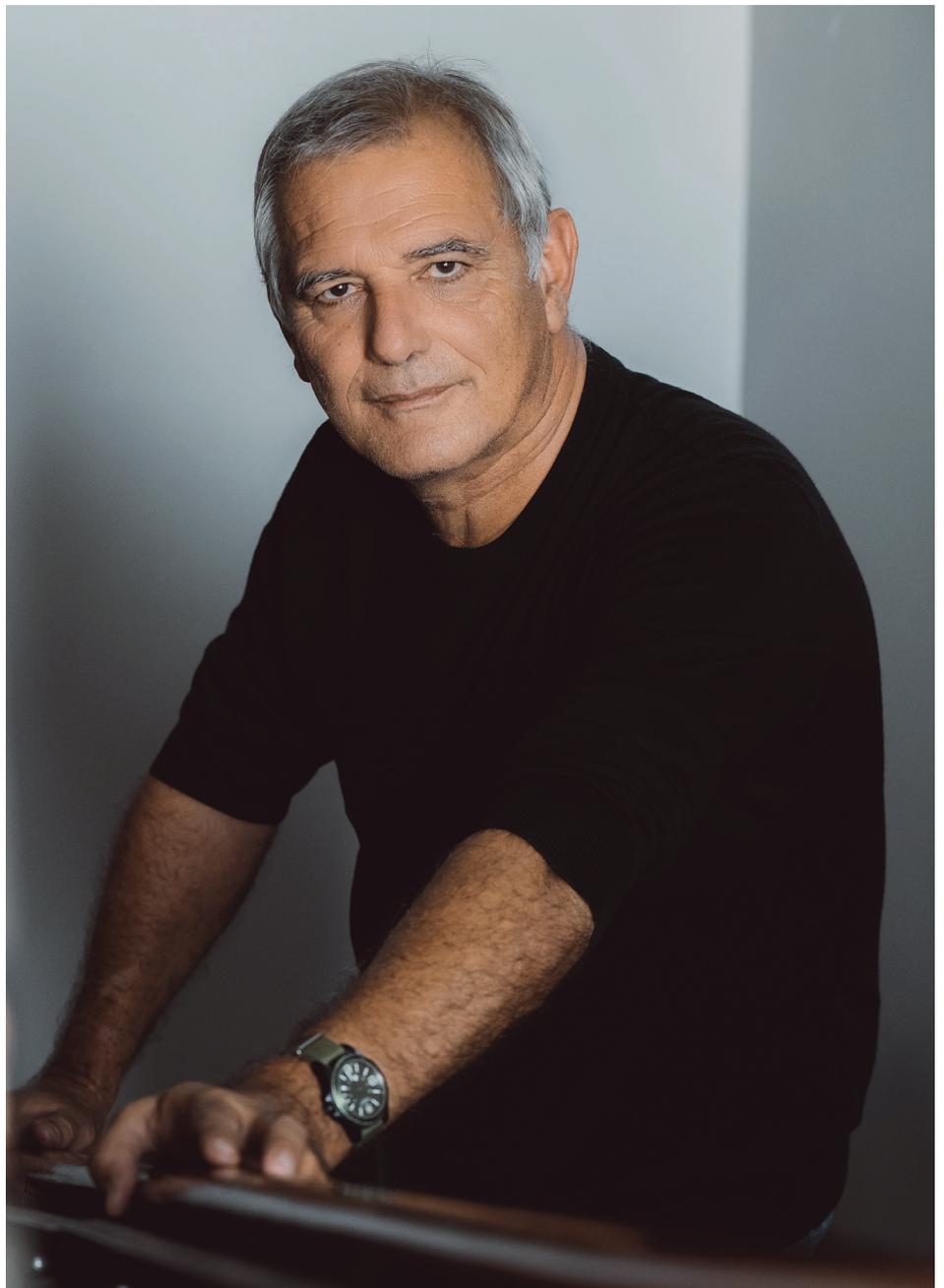
Avec *Arthur Rambo*, à l'affiche le 2 février, Laurent Cantet livre un film puissant sur l'impact des réseaux sociaux en mettant en scène un écrivain prometteur encensé par la critique, puis éreinté pour avoir publié, plus jeune, des tweets haineux sous le pseudonyme d'Arthur Rambo. Le film est librement inspiré de l'affaire Mehdi Meklat, jeune auteur épinglé en 2017 pour d'anciens tweets racistes, antisémites et homophobes. Tourné à l'été 2019, plusieurs fois décalé, le film sort enfin en salles, au grand soulagement de Laurent Cantet, qui confie que l'attente a été longue.

Satellifacts Magazine : D'Effacer l'historique de Kervern et Delépine à *Un héros* d'Asghar Farhadi, beaucoup de films d'auteur récents explorent, comme le vôtre, la question de la violence des réseaux sociaux. Est-ce, selon vous, un sujet majeur aujourd'hui ?

Laurent Cantet : J'ai l'impression effectivement que les réseaux sociaux occupent de plus en plus d'espace dans nos vies privée et dans la vie publique, et qu'on les utilise sans beaucoup les analyser ou analyser le rôle qu'on y joue. Il y a une espèce d'inconscience de leur puissance et de leur violence. Leur puissance dans la sphère politique est de plus en plus questionnée ; on sait qu'ils ont joué un rôle dans l'élection de Donald Trump et que beaucoup de politiques préfèrent communiquer en 140 caractères plutôt que de développer des programmes plus complexes. En revanche, dans leur utilisation plus intime ou personnelle, il y a encore beaucoup d'inconscience.

Dans votre film, vous faites de Karim D., alias Arthur Rambo, une énigme. Le spectateur balance entre différentes perceptions du personnage : il le comprend à certains moments tout en le jugeant indéfendable à d'autres. Pourquoi ce choix ?

LC : J'avais lu beaucoup de choses au moment de l'affaire Mehdi Meklat. Beaucoup d'analyses étaient intéressantes, mais aucune ne prenait en compte la complexité de la question, qui mêle des facteurs psychologiques, sociaux et des marqueurs de notre époque. J'avais envie de partager ce questionnement multiforme. Je ■■■



Laurent Cantet signe avec Arthur Rambo son huitième long métrage de cinéma, après *Ressources humaines*, *L'Emploi du temps*, *Vers le Sud*, *Entre les murs*, *Foxfire*, *Retour à Ithaque* et *L'Atelier*. Photo © Duchili



A l'affiche d'Arthur Rambo, Rabah Naït Oufella, entre Sofian Khammes et Antoine Reinartz dans le rôle de l'éditeur de Karim D., alias Arthur Rambo.
Photo © Céline Nieszawer

■ ■ ■ ne voulais surtout pas faire de Karim une victime, mais je ne voulais pas non plus en faire un monstre. Je voulais que l'on puisse partager son questionnement. En tant que spectateur, j'aime bien qu'on me laisse un travail à faire, j'aime que mon intime conviction compte plus que ce que le film aurait démontré. Celui-ci dénonce en premier lieu la simplification de la pensée. J'avais donc envie de jouer la carte d'une complexité qui peut être déroutante.

« Je ne voulais surtout pas faire de Karim une victime mais je ne voulais pas non plus en faire un monstre. »

Votre film montre, au fond, l'impact du virtuel sur le réel...

LC : Ce qu'essaie de montrer le film, c'est qu'il y a une responsabilité d'écrire, ne serait-ce qu'en quelques mots. Les mots ont un poids, quel que soit le support, surtout lorsque leur auteur est animé par l'envie de plaire,

d'avoir des « followers ». S'ensuit une espèce de course à la popularité qui peut faire oublier la violence de ce que l'on développe.

« Ce qui m'effraie le plus, c'est la simplification de la pensée. »

Vous faites le choix de montrer les tweets odieux d'Arthur Rambo en gros plan à l'écran. Pourquoi ?

LC : Ce choix a presque été à l'origine du projet. Ce qui m'intéressait, c'est que les tweets interviennent à l'image pour restituer la façon dont nos vies sont parasitées par ces nouveaux moyens de communication. Au début, ces messages sont donnés presque comme des intertitres de cinéma muet, on a le temps de les lire et d'y réfléchir. Progressivement, ils apparaissent en surimpression de l'image, puis arrive un moment où ils sont tellement rapides que l'on n'arrive même plus à les lire. Je voulais restituer cette vitesse, la façon dont un message en efface un autre. C'est cette rapidité

qui amène leurs auteurs à relativiser le poids de ce qu'ils écrivent. Ils ont un sentiment d'instantanéité, mais cette instantanéité est illusoire.

La Ligue des droits de l'homme soutient votre film, estimant qu'il constitue « un excellent support pour engager un travail éducatif sur la citoyenneté numérique ». Est-il important pour vous qu'un film soit utile ?

LC : Oui, j'ai fait d'ailleurs beaucoup de projections avec des scolaires. Au moment où je vous parle, je sors d'une projection avec une cinquantaine de lycéens et je sens que le film leur parle beaucoup plus directement qu'à un public plus âgé, et combien ils ont envie de creuser les questions qu'il leur pose. Je sens aussi une fracture dans la façon de vivre les réseaux sociaux : eux sont prêts à accepter beaucoup plus facilement le troisième degré que revendique Karim dans le film, lorsqu'il dit avoir écrit ses tweets pour faire rire les copains, ce qu'un public plus âgé a évidemment un peu plus de mal à concevoir, à raison d'ailleurs.

■ ■ ■



Avec Arthur Rambo, Laurent Cantet retrouve Rabah Nait Oufella, jeune comédien qu'il avait découvert à 13 ans et révélé dans *Entre les murs*, Palme d'or du Festival de Cannes 2008.
Photo © Les Films de Pierre

Cette fracture numérique est-elle aussi une fracture sociale ?

LC : Dans la mesure où les réseaux sociaux deviennent la caisse de résonance très puissante de la pensée des uns et des autres, ils amplifient les fractures, puisqu'ils caricaturent les positions de chacun. Ce qui m'effraie le plus, presque plus que les débordements de violence, c'est la simplification de la pensée. Pour exister sur ces réseaux, il faut fonctionner en punchlines, et les punchlines sont forcément réductrices. Il est terrible de penser que les réseaux sociaux deviennent, pour beaucoup, le seul vecteur d'information. Karim lui-même va finir par considérer qu'il doit s'extraire de ce vacarme pour réussir à penser de manière plus satisfaisante et complexe que dans cette espèce de machine infernale contre laquelle il ne peut plus que se défendre.

Le tournage du film s'est terminé à l'été 2019, le montage à l'été 2020 et il ne sort finalement qu'en février 2022. Les délais imposés par la pandémie ont-ils été difficile à vivre ?

LC : C'est compliqué, parce que pour

moi, l'histoire d'un film ne se termine que lorsqu'il sort. J'ai eu l'impression d'une longue attente qui m'en a un peu éloigné, il a fallu retrouver l'envie d'en parler, s'en réapproprier les enjeux.

« Nous nous préparons à une sortie plus compliquée que celle que nous aurions eue avant la pandémie. »

Cela dit, les enjeux n'ont pas bougé. La question de la violence des réseaux sociaux s'est peut-être même accentuée ?

LC : Oui. Avec tout ce qu'on découvre en ce moment, après les révélations notamment de la lanceuse d'alerte qui a travaillé chez Facebook [Frances Haugen] et a mis au jour nombre de mécanismes prémédités de l'entreprise pour accentuer son pouvoir et ses profits, le film me semble encore plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne l'était il y a deux ans.

En deux ans, l'économie du cinéma aussi a changé, en termes de fréquentation, mais aussi de financement. Cela vous inquiète ?

LC : Pour le moment, je fais tout pour que le film ait une visibilité. J'ai fait une tournée dans énormément de salles en province, je fais beaucoup de rencontres avec des jeunes, mais il est vrai que nous nous préparons à une sortie plus compliquée que celle que nous aurions eue avant la pandémie. Beaucoup de films sortent chaque semaine et il va sans doute être difficile d'exister dans cette profusion.

Et pour la suite, pensez-vous pouvoir financer vos films comme avant ?

LC : Le budget d'*Arthur Rambo* se situe autour de 4 millions d'euros. Le distributeur et coproducteur de mon film [Memento] avait mis pas mal d'argent dès le départ, et on sent déjà que ces distributeurs vont être plus frileux à l'avenir, parce qu'ils auront moins de chance d'avoir un succès au bout du compte. Je ne sais pas si les spectateurs vont retrouver l'envie qu'ils avaient il y a encore deux ans d'aller au ■■■

■■■ cinéma. C'est la grande énigme du moment. Je ne suis même pas sûr que ce soit du fait des plateformes. Plus profondément, j'ai l'impression que nous avons modifié notre rapport à l'extérieur, que nous sommes certainement devenus beaucoup plus casaniers. J'espère que l'on va sortir de cette frilosité, qui dépasse d'ailleurs le monde du cinéma.

Que faire ?

LC : Je n'ai malheureusement pas beaucoup de réponses à cette question. Ce que j'essaie de créer à mon niveau, ce sont des événements, des rencontres, pour que les salles retrouvent leur fonction première de rendez-vous avec un film et avec d'autres spectateurs. En cela, nous avons beaucoup de chance en France d'avoir encore un réseau de salles indépendantes, qui font un travail qui me touche beaucoup et auquel j'ai envie de participer. C'est à travers elles que l'on arrivera peut-être à redonner des envies et qu'on retrouvera nos anciens réflexes.

C'est aussi l'objet de l'association Passeurs d'images, dont vous êtes le président et à travers laquelle vous aviez, d'ailleurs, défendu le maintien des séances scolaires pendant la fermeture des salles ?

LC : C'est une association qui regroupe l'ensemble des passeurs d'images, tous ceux qui font en sorte que les films soient accessibles même dans les zones où leur accès est réduit, comme les

banlieues ou les prisons. Concernant les séances scolaires, il me semblait primordial que les jeunes continuent à aller au cinéma, parce que cette culture-là me semble tout aussi importante à promouvoir que l'amour de la littérature, par exemple. Il est nécessaire également de défendre l'idée de la diversité du cinéma : les jeunes vont au cinéma, mais ils vont voir des films qui ne sont pas, par exemple, ceux que je fais. Or, la grande force du cinéma est de permettre une diversité qui est de plus en plus mise en danger à la fois par le marché et par les plateformes : même si elles produisent des films, elles les produisent pour plaire au plus grand nombre.

« Ma plus grande fierté en recevant la Palme d'or a été qu'aux yeux du monde, ces jeunes gens d'origines très diverses devenaient d'un coup l'image de la France. »

La diversité est aussi celle des visages que l'on voit à l'écran. Le personnage principal d'Arthur Rambo est joué par Rabah Naït Oufella, que vous aviez découvert en réalisant *Entre les murs*, Palme d'or à Cannes en 2008. Sa carrière est-elle une fierté pour vous ?

LC : Ma plus grande fierté en recevant la Palme d'or a été qu'aux yeux du monde,

ces jeunes gens d'origines très diverses devenaient d'un coup l'image de la France. J'étais très heureux que leur talent et leur place soient pris en compte. Dans la mesure où j'essaie souvent de restituer un peu de l'air du temps, il me semble important de donner de la place à tous ceux qui ont rarement la parole. Voir Rabah Naït Oufella faire d'autres films après *Entre les murs* a été un grand plaisir. J'avais senti sur le tournage qu'il était curieux de ce qui se passait devant la caméra, mais aussi derrière. Ensuite, je l'ai vu grandir à travers différents films et j'ai très vite pensé à lui pour *Arthur Rambo*. J'ai quand même l'impression que les choses sont en train de bouger dans ce domaine. Des initiatives comme l'association 1 000 Visages, par exemple, qui mettent en avant cette diversité, commencent à avoir un impact.

Pensez-vous déjà à votre prochain film ?

LC : Je commence à écrire, j'ai une idée, mais il est trop tôt pour en parler. Il m'a fallu du temps pour me remettre à l'écriture. D'une part, tant que le film n'était pas sorti, l'histoire d'*Arthur Rambo* n'était pas finie et m'occupait l'esprit. Et puis j'avais du mal à me projeter dans un avenir que j'entrevoyais mal. Pendant cette période étrange de pandémie, j'ai été plus paralysé que stimulé. ■

Propos recueillis
par Florence Leroy



Les articles de ce magazine sont protégés par le droit d'auteur

Avant d'en faire des copies dans le cadre de votre activité professionnelle, assurez-vous qu'un contrat d'autorisation a été signé avec le CFC

www.cfcopies.com
01 44 07 47 70

